Les desperados de l'Amérique

René Lapierre

Volume 23, numéro 6 (138), novembre–décembre 1981

Haïr la France?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1981). Les desperados de l'Amérique. *Liberté*, 23(6), 5–16.

Les desperados de l'Amérique

RENÉ LAPIERRE

La France, c'est petit : ça nous fait bien rire. Même pas le tiers du Québec. Des fleuves qui ont à peu près en moyenne la taille de nos ruisseaux, des génératrices électriques aux dimensions attendrissantes, et dans l'ensemble, une technologie tout simplement déprimante. Il y aurait peut-être lieu de rajuster certains jugements à ce propos, notamment ceux qui portent sur l'automobile et le téléphone (les leurs valant bien la plupart des américaines et le nôtre devenant peu à peu aussi pire que le leur), mais l'essentiel n'est pas là. Il se situerait plutôt au niveau de l'évaluation du potentiel qu'à celui de la performance réelle ou du rendement. Un rien les émerveille. Dans certaines villes françaises, aux intersections, il est même possible de lire de petits écriteaux signalant admirativement : « Feu de circulation contrôlé par ordinateur ». (Et dans notre esprit à nous, alors, cet autre écriteau : « C'est bien français, ça ! »)

Nous, il nous en faut. Nous sommes forts, rapides, capables. Technologiquement, économiquement, génétiquement, nous ne connaissons pas les demi-mesures ; contrairement à eux, nous vivons terriblement dans le vrai. C'est dur, c'est exigeant. Ici nous avons de vraies villes, de vraies banques, de la vraie musique ; de vraies merveilles et de vrais dangers ; ça prend des hommes. Nous avons le sens de la grandeur et du tragique, mais discrètement, en habitués. Grâce aux Corn Flakes Kellog et aux grille-pains G.E., nos mythes et notre destin lumineux déjeunent avec nous tous les matins. Cela ne nous émerveille pas constamment, et d'ailleurs ce serait fatigant ; seuls les Français peuvent être à ce point bavards et excités. Territorialement et pratiquement, si l'on peut dire, au niveau du quotidien, les Français sont drôles. De vrais enfants (curieux qu'ils disent de nous la même chose) ; mais par ailleurs ils sont aussi très vieux, trop vieux : des petits pépères qui jouent à la pétanque et qui dorment tous les jours de midi à quatorze heures au moins. Nous rions.

*

Mais ce *nous* n'est pas simple. Il fait référence plus ou moins consciemment à nos autoroutes, à nos poids-lourds, à notre football ou à nos avions ; c'est-à-dire la plupart du temps à ceux des États-Unis, dont le tissu technologique et les mythes quotidiens par la force des choses sont à peu près devenus les nôtres. (Sauf pour les intellectuels, dira-t-on, buveurs d'espressos et fumeurs de Gitanes qui ont attrapé le chnac en France au cours de leurs études. Mais passons. Auprès des buveurs de Coke et des mangeurs de

Big Macs (les *vrais* ceux-là) leur crédibilité est nulle.) Nous sommes Américains.

Or le mot est honni. Il faut bien nous défendre, il est trop fort. Nous voilà sur nos gardes, donc. D'un côté cette pitoyable France qui doit bien s'ennuyer avec ses trois postes de télé, et de l'autre l'Amérique puissante à laquelle nous voudrions bien nous rapporter mais qui risque à tout instant de nous étouffer avec ses cent cinq ou cent quatre-vingts canaux (on ne les compte même plus) anglais. Nous nous servons alors du poids de l'Amérique (continentale) pour écarter la France, et du français pour ne pas devenir Américains (c'est-à-dire États-Uniens). Sans la possibilité d'un recours *de principe* à la culture française les États-Unis nous balaièrent semble-t-il aussitôt, et sans notre rapport quotidien à la puissance du mythe technocratique américain nous n'éprouverions plus devant la France qu'un épouvantable complexe culturel.

Parce que si territorialement ou technologiquement les Français sont risibles, leur culture, elle, n'a rien de drôle. Conséquence : nous prétendons « disposer » de la technologie américaine comme d'un instrument de pouvoir suffisant à opposer à la culture française ; pas pour la dépasser ni même pour l'égaliser, mais pour l'éluder purement et simplement, la battre sur un tout autre terrain. Résultat : nous, qui parlons français, sentons la nécessité de détester la France comme aucun Américain ne saurait jamais le faire. (En fait, on est plutôt francophile aux États-Unis.) Tant que nous restons entre nous, dans nos habitudes et notre retranchement effarouché, ça va. Mais lorsque cette conduite doit se traduire en mots

et se mesurer à un (autre) langage, s'éprouver par exemple dans une articulation plus abstraite de son sens, *cela* faiblit, cela s'écroule. Ce qui explique du reste pourquoi les intellectuels — ou l'intelligence, comme on veut — restent si méprisés au Québec, tout en y étant si valorisés d'autre part ; ils obligent à voir, et de ce fait, affaiblissent. Ils « savent parler », ce qui fait aussitôt d'eux des étrangers dont la voix porte ailleurs : double motif de rejet. Mais consolons-nous : nous au moins nous vivons dans le vrai. Pure laine et gros gin, entendions-nous il y a une vingtaine d'années. On l'entend encore aujourd'hui bien sûr, mais maintenant le sens de ce « vrai » s'est plus précisément centré sur une notion pratique de l'existence, en vertu de ce postulat qui veut que le réel et le concret soient une seule et même chose. Le gros bon sens. Mais au delà de ce seuil, forfait. Vanité des Pontiac Trans-Am et des amplificateurs devant les choses de l'esprit. (Plus fort, la musique !)

Au Québec, la culture populaire trouve au niveau d'une valorisation de ce qu'elle estime être du concret (du « vrai ») l'expression de sa force en face d'une culture historiquement écrasante. Les gens lisent peu et parlent mal, mais attendez : ici il y a la Manic et le fleuve Saint-Laurent, les Chevy-Van et les studios disco, des gratte-ciel, de l'espace. Les Français sont faibles et petits, physiquement sous-doués, sexuellement incapables de toute concurrence. Des tapettes. (Cette disqualification des Français est d'autant plus significative que du côté des Françaises elle semble ne pas pouvoir s'appliquer, ne pas pouvoir jouer. La Française en fait serait plutôt louche : bien faite mais *poilue*, elle ne se laverait pas, risque-t-on,

très souvent . . . Pourtant on ne l'attaque pas ouvertement : elle est tout de même séduisante, *sexée*. Sexuellement, en fait, les Françaises seraient plutôt vues ici comme des ogresses redoutables, variété complexe de mères-amantes poilues, peut-être, mais parfumées chez Dior, ce qui est tout de même troublant. Elles auraient tout à la fois le côté *faux* de leur culture et notre sens viril du *vrai*. Que faire ? D'ailleurs le féminisme est leur œuvre. C'est redoutable, denté.)

*

Aux États-Unis, en Amérique, le monde du vrai parle heureusement la langue du père. C'est à elle que nous nous rapportons chaque fois que nous méprisons l'autre, conçue non pas comme étant tout à fait sans pouvoir, mais sans agressivité, sans voracité — peut-être surtout sans *colère*. Le pouvoir français au fond serait celui des Françaises ; équivoque et secret, à la fois sensuel et abstrait, il n'aurait cependant pas avec les choses du monde (et la vérité) la franchise virile de nos propres rapports. D'où, à nouveau, l'équation Français/homosexuels ; il n'y a qu'au Québec, il me semble, que cette attitude existe. (Les Français auraient plutôt tendance ailleurs à être considérés comme des séducteurs volages. Mais peut-être que justement c'est ce pouvoir-là qui doit être barré . . .) D'où nous vient cette dureté ? De la frustration ? De l'abandon historique de la Conquête ? De cette difficile stratégie de la résistance et du consentement qui se pratique simultanément ici en politique ? Peut-être. Mais la rage intérieure — profonde et hautement valorisée, on ne doit pas s'y tromper — qui anime le Canadien français (et qui le fait sacrer) lui

vient probablement plutôt du fait qu'il *ne parle de nul-le part*, et que ce qu'il dit au fond ne sera compris de personne. D'où le repli, d'où la dureté. La seule chance (?) des *Tabarnacos* dans le monde, ce serait d'être identifiés à cette dureté, reconnus à travers ce « réalisme » impitoyable de réprochés. Non pas à travers un langage donc, ni une production culturelle, mais d'abord à travers une *force*. Nous sommes hydroquébécois.

Jamais la culture populaire — on ne doit pas l'entendre seulement, ici, de l'Est de Montréal — n'acceptera dans ces conditions de préférer le langage de la mère, plus doux et plus troublant, à celui du père dont la puissance est plus facile à mimer. Or ce langage-là, se dit-on, les Français « ne l'ont pas ». (Voyez le stade de Taillibert.) C'est peut-être pour cette raison d'ailleurs que les Québécois nourrissent des sentiments si ambigus envers l'Anglais ; ils ne l'aiment pas, mais ils ont volontiers recours à lui pour se fabriquer une certaine image de puissance. Le baseball, l'automobile et la technologie en général résistent farouchement au français langue de travail dans la pratique de tous les jours. Le travail est dur et viril ; il n'est pas *lexicalement* français. Ce pouvoir américain — terme incluant ici le Québec — se confond ainsi dans l'usage de l'anglais — langue d'échange — avec celui du Canada, donné mythiquement aux Québécois comme l'unité constitutive de leur force. (Sauvez vos Rocheuses ! Le Canada est le deuxième plus grand pays du monde ; plus vaste encore que les États-Unis ! Dix-huit fois grand comme la France !! Et vous voudriez perdre ÇA ???) Cette métaphore du pouvoir, on le sait, est d'un poids politique incon-

cevable, l'Ontario, Westmount et les États-Unis ayant tendance à s'y fondre dans une sorte de sauce anglaise qui recouvre bien des malentendus. Les Québécois par exemple votent pour Trudeau mais resteraient nationalistes ; ils verraient paradoxalement en lui l'image de leur propre réussite dans un cadre anglophone — non pas essentiellement canadien, notion assez floue — mais proprement *continental*. Les Québécois sont américains dans toutes leurs préférences et leurs conduites, mais ils refusent avec énergie ce *mot* que la sculpture sur bois et le macramé (recours d'aïeules) ont évidemment du mal à concurrencer. Et ils restent Canadiens en calculant que la masse mythique du Canada — même floue — a plus de lourdeur dans un tel rapport que l'artisanat. Or cette représentation folklorique du Québec (alternative dérisoire, incapable de soutenir la moindre concurrence idéologique) est *elle-même* valorisée par un code politique canadien ; la rhétorique fédéraliste n'a peut-être jamais bénéficié d'une figure plus efficace pour bloquer la représentation (et la circulation) du projet politique québécois que cet artisanat de malheur, inoffensive petite chose qui devient un véritable symbole d'invalidité culturelle et sexuelle, un divertissement de vieillards ou d'amputés. Les libéraux, les fédéralistes en général du reste prisent fort l'artisanat, qui leur donne tactiquement raison (sculptures de patriotes et poteries de terre cuite dans toutes les bonnes familles. *Souvenirs ! We're open !*)

Pourtant le Québécois est au fond de lui-même persuadé de disposer de grandes réserves d'énergie, de violence, même. C'est à ce point qu'il ne songe jamais à s'en servir tellement elles lui paraissent redoutables. Il se réservera à la rigueur pour les cas d'extrê-

me provocation (comme l'affaire Maurice Richard) mais dans les échanges et les rapports de forces ordinaires il reste lent, prudent. Il se retranche même volontiers dans un certain mutisme, ou dans le simple recours aux prétendus *symboles* du pouvoir : le bruit, la conduite dangereuse (pas seulement en auto), la bière, etc. Abus de pouvoir si l'on veut, mais contre soi. Ne pas se ménager. Être des hommes, des vrais : mentalité de réprouvés qui trouvent dans une conduite de durs une façon originale de s'éprouver. Mais ce qu'on épuise ainsi ce n'est pas le *sens* de l'être québécois, c'est le corps, l'être lui-même : on se maganne le canayen. Et l'identité du Québécois, dans ce jeu de la puissance virile, s'exténue inutilement à se prouver l'existence (mais tout au fond, bien cachée), la persistance de sa propre puissance refoulée, niée. Le pouvoir ne s'exerçant jamais réellement, le modèle mythique reste intact, le père parfait.

*

Tout, au niveau pratique, identifie la conscience québécoise comme une conscience américaine ; c'est parce qu'il ne se situe pas dans la même ligne que l'utilitaire ou le pratique que le culturel se voit ici si facilement méprisé ou ridiculisé. Or le culturel est français, sinon européen. La seule chance pour le Québécois de sortir de cette triple contradiction entre la langue qu'il parle, le pouvoir qu'il désire et la culture qu'il rejette, c'est de donner du champ à sa conscience américaine, d'entamer une *pratique* du pouvoir. Se permettre en d'autres termes de structurer ses rapports — même élémentaires — au réel sur la base d'une référence consentie au mythe américain

plutôt que sur celle d'une relation négative (honteusement refoulée) à la France. Entretenir l'idée de l'absence et du rejet culturels *nécessaires* de la France équivaut à nourrir le besoin d'une délinquance culturelle perpétuelle à l'égard d'un monde qui pourtant n'est plus ici considéré comme vrai ; valoriser à l'inverse l'usage primaire et brutal de la langue du père (langue du réel et de la dure vérité) revient en contrepartie à la gaspiller, et nous laisse somme toute en marge du pouvoir réel (de manipulation et d'appropriation du monde) qu'elle représente. Éternel camp de bûcherons. D'où, à nouveau, le recommencement du même cycle : isolement, désir, exaspération, destruction. La caractéristique sexuelle (et historique) *fondamentale* du Québécois ne serait pas tant l'impuissance que la difficulté de définir toute relation objectale en dehors d'un concept négatif du pouvoir et d'une conception infériorisante de la culture ; opposer l'un et l'autre conduit fatalement à une certaine paralysie, puisque la puissance dont l'individu dispose — et qu'il se reconnaît volontiers, au fond (toujours au fond) — reste pour le Québécois une donnée intransitive, sans objet et sans cible : un discours exaspéré de parler pour rien, un texte qui finalement ne va nulle part, et que personne ne peut lire. (La spontanéité maladroite avec laquelle beaucoup de Québécois changent de code linguistique (et moral) en présence d'un interlocuteur étranger traduit assez bien cette mauvaise conscience du dire . . .) Tout cela se ramène à un gaspillage, à une dilapidation du sens de l'identité québécoise qui durera (dans le macramé aussi bien que dans le juron) aussi longtemps que l'on persistera à offrir ici la France comme fonde-

ment langagier (au sens large), référence culturelle absolue. Rapport au modèle qui s'inscrit généralement en termes négatifs et se solde — pas cher — par un appauvrissement supplémentaire de notre pouvoir de parler. (Cf., le *Dictionnaire de la gangue québécoise* de Méandre.)

Il me semble — bien qu'on ne puisse rien espérer (ni même rien *souhaiter*) de définitif à ce sujet — que la « solution » du Québec dans son rapport à l'histoire ne serait plus de croire à l'originalité de son existence française en Amérique : non pas donc se considérer *a priori* dans son éloignement douloureux comme égale ou supérieure à la France (encore le mythe consolant du « vrai », syndrome de Méandre), mais plutôt miser sur un pouvoir totalement différent, fondé en signification dans un tellurisme américain. C'est risqué. Mais si cet investissement ne promet guère de résoudre les contradictions de l'existence québécoise (toute « solution » — élément soporifique — risquant ici de se révéler fatale) il ouvre au moins la possibilité de les dynamiser, de les *rentabiliser*.

Or cela *aussi* s'avère difficile, parce qu'ici la parole, le pouvoir et l'argent font peur. Ils sont laids. La pauvreté, valorisée depuis toujours par le clergé, est entrée dans l'inconscient collectif comme une sorte de norme morale absolue ; elle a toujours été profondément détestée, paradoxalement, des Québécois, mais avec un poids énorme de culpabilité qui en a empêché toute transgression positive. C'est dans cette pauvreté, en dépit de ses fastes culturels, que la France est maintenant perçue au niveau pratique (écoutez les voyageurs qui en reviennent). Cette France-là, étriquée et rudimentaire dans la pratique quotidien-

ne, n'attire plus : la notion de culture ne *sauve* plus comme avant le sens de notre rapport à elle.

Maintenant le projet culturel québécois semble plutôt vouloir s'établir en regard du désir d'appropriation et d'assujettissement d'un objet informulé — le Québec d'Amérique — que dans le ravissement muet d'un complexe culturel européen ; et le terme de ce désir — et de ce pouvoir — ne lui est plus fourni par la France parce que mythiquement ce recours-là n'est plus fondé. La société québécoise semble timidement chercher à se donner — mais *en français*, ce qui n'est pas facile — le lexique ou l'usage d'un langage américain, et vouloir projeter dans une structure discursive ouverte l'inconnu de ses propres désirs. Il existera probablement toujours une contradiction assez grande entre le corps et l'esprit de ceux-ci, entre la volonté agressive d'un pouvoir pragmatique vengeur et le regret d'une culture au sein de laquelle nous pourrions nous abstraire. *Mais un tel rapprochement du code et de l'usage pourrait très vite ouvrir l'instance toujours fermée du discours culturel*, permettre une pensée américaine du sol, du réel ; le mot culture en fait n'a pas d'autre sens.

À l'heure actuelle cette ouverture demeure encore extrêmement lointaine, le culturel apparaissant toujours au niveau du quotidien comme une donnée exogène, non intégrée. Demandez par exemple aux gens ce qu'ils pensent de la littérature québécoise. On vous répondra au mieux qu'à part Roger Lemelin, Gabrielle Roy ou quelques autres (les noms sont interchangeables et varieront d'une réponse à l'autre) y a rien là. Bien. Mais il faut surtout remarquer qu'on le *veut* ainsi. Penser le contraire, ou tout simplement

admettre la possibilité du contraire serait beaucoup trop dérangeant : il y aurait là entre autres un germe inquiétant de pouvoir, la possibilité d'une culture non plus marginale mais parlante, engagée. On voit tout de suite la guerre civile et les fusils. (Mon beau salon !) Étrange. C'est que cet engagement-là ne serait plus français, c'est-à-dire culturellement utopique et irréalisable — donc inoffensif ; il ne s'instaurerait plus dans un rapport traditionnel de contemplation et de frustration impuissante mais dans un rapport stratégique d'usage et d'appropriation. Cela demanderait qu'on laisse de côté quelques remords ; seulement là-dessus notre morale est pointilleuse : le pouvoir est salissant, l'argent est impur. Et la pauvreté sauve, elle est sacrée. (Avec les U.S.A., si proches à tous points de vue, les Québécois ne sont malheureusement pas pauvres, mais ils compensent habilement : la bourgeoisie québécoise est la plus propre du monde.) Il est seulement à craindre qu'on choisisse malgré tout de rester pauvres et purs — pauvres *en esprit*, comme le précise heureusement l'Évangile — tout en continuant à sacrer.